

# Le Moulin de la Galette

Pièce en trois actes de Marcel Achard

## Distribution

Isabelle	Yvonne Printemps
Sophie	Melina Mercouri
Lulu	Francette Vernillat
Auguste	Pierre Fresnay
Olivier	Renaud-Mary
Charlot	Pierre Mondy

Décors de M. Wakhevitch

La pièce a été créée à Paris, au Théâtre de la Michodière, le 18  
décembre 1951

## Premier Acte

(Fin de matinée, au mois de mai.)

(Une pièce mansardée avec un balcon donnat largement sur Montmartre dont on aperçoit les maisons étagées.)

(Ambiance bohème. Ameublement disparate.)

(En temps ordinaire Isabelle décore des cendriers dans un angle de la pièce; Auguste, musicien, joue du piston, mais ce matin, ils ne travaillent pas.)

(A droite: une porte sur la chambre.)

(Au fond gauche: porte d'entrée.)

(Au premier plan gauche: un rideau s'entrouve sur la cuisine dont on aperçoit quelques éléments.)

(Au lever du rideau, Auguste est mollement étendu sur le canapé, meuble essentiel.)

Isabelle. Qu'est-ce que tu fais là?

Auguste. Eh ben! et toi?

Isabelle. Eh ben! tu vois ...

Auguste. Eh ben! moi aussi.

Isabelle. Ils seront ici dans trois quarts d'heures au maximum.

Auguste. Hé! je sais bien.

Isabelle. Le déjeuner n'est pas prêt. La table n'est pas mise.

Auguste. Hé! je sais bien.

Isabelle. Tu sais aussi à quelle point nous avons besoin de lui! ...

Auguste. Ça, c'est ce que je sais le mieux.

Isabelle. Nous allons carrément à la catastrophe.

Auguste. C'est à ne pas y penser!

Isabelle. Qu'est-ce que nous avons comme déjeuner?

Auguste. Pour le moment rien.

Isabelle, (stupéfaite.) Comment, rien?

Auguste. Pour le moment, absolument rien.

Isabelle. Tu invites ton cousin à déjeuner, notre avenir dépend entièrement de l'impression que nous allons lui faire, et tu n'as rien à lui offrir pour déjeuner?

Auguste. Absolument rien.

Isabelle. Ça, alors! ...

(Elle est sur le point de s'écrouler sur le fauteuil. Il l'arrête à temps.)

Auguste. Pas sur le fauteuil! Tu vas te casser la gueule!

Isabelle. Je suis écroulée.

Auguste. Ecroute-toi sur quelque chose de solide.

Isabelle, (en s'asseyant ailleurs, répète.) Ecroulée!

Auguste. C'est écroulant!

Isabelle, (révoltée.) Ce n'est pas possible!

Auguste. Hé si! mon pauvre chéri! Je vais te le faire confirmer.

(Il appelle.)

Emile!

(Sort de la cuisine Lulu, une gentille fillette de quatorze à quinze ans,

dans un tablier d'écolière à carreaux rouges, un petit fichu noir sur le dos, les cheveux coiffés en queue de cochon, des bas de coton noir dans des espadrilles.)

Lulu. Oui, Monsieur!

Auguste. Est-ce que le boucher a apporté la viande?

Auguste et Lulu, (ensemble.) Non, Monsieur.

Auguste. Et l'épicier, est-ce qu'il est venu?

Auguste et Lulu, (ensemble.) Non, Monsieur.

Auguste. Et le vin, on l'a livré?

Auguste et Lulu, (ensemble.) Non, Monsieur.

Auguste à Lulu. Merci, Emile!

(Lulu sort.)

Isabelle. Ne l'appelle pas Emile! Tu sais bien que ça l'agace!

Auguste, (dans la rêverie.) J'aurais tant voulu avoir un valet de chambre!

Isabelle. Tu avais téléphoné?

Auguste. Oui.

Isabelle. Chez Blanchard?

(Auguste confirme de la tête.)

Chez Charvet?

(Même jeu.)

Chez Nicolas?

Auguste, (mélancolique et un peu peiné.) J'avais téléphoné. Mais faut croire que ça ne suffit pas!

Isabelle. Et tu n'as pas du tout d'argent?

Auguste, (gai.) Aujourd'hui, pas du tout.

Isabelle. Tu n'en avais déjà pas beaucoup hier.

Auguste. J'en aurai demain. Pas beaucoup. Mais demain, j'aurai probablement de quoi payer notre déjeuner d'aujourd'hui.

Isabelle. Tu travailles ce soir?

Auguste. Je pistonne de neuf heures à deux heures du matin au bal Wagram.

Isabelle. Un homme comme toi!

Auguste, (gaîment ardent.) Que veux-tu? Je suis piston, je joue du piston. (Avec regret.) Le seul ennui, c'est que je n'en joue pas assez.

Isabelle. Quand je pense que tu n'as pas de travail régulier.

Auguste. Ça, mon amour, c'est un peu ta faute. J'ai demandé à Fred une augmentation, comme tu me l'avais dit. Et il m'a foutu à la porte, comme je te l'avais dit.

Isabelle, (sincère.) Ils verront! Le jour où on jouera ton concerto.

Auguste. Un concerto pour cornet à piston et orchestre, tu sais, il n'y a pas beaucoup d'amateurs ... Meyerbeer a mis dix ans pour faire exécuter le sien.

Isabelle. Je suis sûre que c'est à cause de ton scherzo de la *Possession*. Tu es carrément allé trop loin ...

Auguste, (avec délice.) Oui. Il est peut-être un peu sensuel.

Isabelle. Un peu! Et je te possède! Et tu me possèdes! Ils n'en finissent pas. Et il y a un fa dièse d'une inconvenance ...

Auguste, (un peu sec.) Je suis sensuel, c'est entendu. Mais je ne suis pas libertin.

Isabelle, (pleine de restriction.) ... Que tu dis!

Auguste. La possession, ça existe, non? D'ailleurs, nous allons faire une chose ...

Isabelle, (l'interrompant.) On n'aura pas le temps. Il faut penser à ce déjeuner.

Auguste. Ce n'est pas ce que je voulais dire ...

Isabelle. D'autant plus que je crève de faim.

Auguste, (tendrement.) Ma pauvre jolie! D'habitude, c'est moi!

Isabelle. J'ai tellement faim. Je mangerais même quelque chose que je n'aimerais pas.

Auguste, (inquiet.) Tu mangerais du foie de veau, par exemple?

Isabelle, (sans plaisanter.) Je le jure!

Auguste, (consterné.) Oh! (Sérieusement.) Il faut absolument que je fasse un effort.



Isabelle, (tendrement.) Je t'en prie.

Auguste. Combien doit-on à la mère Moncey?

Isabelle. La dernière fois que je l'ai vue, elle parlait de te casser son parapluie sur la figure ...

Auguste, (pessimiste.) Oui. Usée. C'est bien ce que je craignais.

Isabelle. Tout à fait usée.

Auguste. Et à l'Italien?

Isabelle. Barbinelli? Eh bien! ... euh ... on doit lui devoir mille ou quinze cents franc de moins qu'à elle.

Auguste. Mais pourquoi ça? Il n'y a pas de raison. Un étranger! Allez, allez; c'est lui qui va nous offrir le déjeuner?

Isabelle. Comment?

Auguste. Je vais lui faire le coup des Poliakov.

Isabelle. C'est quand tu prends l'accent russe?

Auguste, (cabotinant.) Oui, c'est quand je prends l'accent russe.

Isabelle, (désolée.) Mais tu le prends comme un cochon!

Auguste. Ne dis donc pas tout le temps des bêtises! L'accent russe est une de mes spécialités! N'oublie pas que je suis musicien.

Isabelle. Piston! Ça t'aide pour l'accent russe?

Auguste. Surtout avec un Italien!

Isabelle. Oui, peut-être. Admettons, il te prend pour Poliakov. Et puis?

Auguste. Poliakov habite au-dessous. Chauffeur de taxi. Très bonne réputation. Pas de dettes connues. Bon. Je fais ma commande. Barbinelli m'envoie le commis ... (Geste d'Isabelle.) ... qui ne me connaît pas, souligné. Bon. Je l'attends dans l'escalier. Je le remercie avec l'accent russe en lui disant que je passerai payer. Et je remonte faire la cuisine. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Isabelle. Et si l'Italien vient lui-même au lieu d'envoyer son commis?

Auguste, (hautain.) Tu penses qu'il va se déranger pour un chauffeur!

Isabelle. Essayons. Qu'est-ce que tu risques?

(Elle appelle.)

Lulu!

Auguste. Pourquoi appelles-tu Lulu?

Isabelle. Je veux qu'elle entende ça!

Auguste, (désolé.) Oh! elle va rigoler!

Isabelle. On ne la paie pas, c'est bien le moins qu'elle rigole de temps à autre.

(Lulu entre.)

(Auguste compose un numéro de téléphone.)

Isabell (à Lulu.) Ecoute ça!

(Lulu s'assied.)

Auguste (dans le téléphone, avec un accent russe désolant d'inexactitude.)

Allô! La maison Barbinelli? Ici, Poliakov!

Lulu, (folle de joie.) Il prend l'accent russe!

(Elle pouffe silencieusement.)

Auguste, (à Isabelle, de sa voix normale.) Tu vois, elle s'en aperçoit

tout de suite.

(Dans l'appareil, plus russe que jamais.)

Fedor Pavlovitch Poliakov, 14, rue de l'Abreuvoir.

(Accent russe à couper au couteau.)

Cher Barbinelli, donc! Mais laissez-moi parler au nom du Père! Cher Barbinelli, donc! Vous envoyez tout de suite par petit commis gros poulet aux spaghetti ...

Isabelle, (impartiale.) comme un cochon ...

Auguste (éclate de rire dans l'appareil et dit à Isabelle sur un ton de reproche.) Naturellement, si tu me fais rigoler.

(A Barbinelli.)

Que voulez-vous? elle m'a fait rigoler.

(On entend des vociférations dans l'appareil.)

Ce qu'il peut m'engueuler, ce n'est pas croyable ...

(A Isabelle.)

Je lui commande quand même le déjeuner.

Isabelle, (écoute et conclut.) C'est pas la peine.

(Il raccroche. Lulu pouffe.)

Auguste. Ne nous affolons pas.

Isabelle. C'est pourtant la seule chose à faire.

Auguste. Il reste peut-être quelques pommes de terre.

Isabelle. Quelles pommes de terre?

Lulu. Il n'y a pas de pommes de terre.

Auguste. Même pas de pommes de terre!

Isabelle. Tu comptais lui offrir des pommes de terre?

Auguste. Pour le faire patienter!

Isabelle. La seule chose qu'on puisse lui servir, c'est un rince-doigts.

Auguste, (optimiste malgré tout.) Remarque qu'il ne va peut-être pas venir!

Isabelle. Ce serait le comble!

Auguste. Le comble, non. Nos familles sont brouillées depuis vingt ans. Lui et moi sommes vaguement réconciliés. Si vaguement que je

n'ai jamais eu l'occasion de te le présenter. Et il doit bien se douter que si je l'invite à déjeuner, c'est avec une idée de derrière la tête.

Isabelle. Alors, il est joli garçon, ton cousin Olivier?

Auguste. Cherchons plutôt ce qu'on va lui donner à manger.

Isabelle. Laisse-moi réfléchir.

Auguste. Réfléchissons!

Isabelle. Ne me regarde pas réfléchir. Parce que je pense que tu me regardes et je ne pense pas à réfléchir. Je pense à être jolie et à avoir l'air de réfléchir.

Auguste. Quelle idée de donner de la nourriture à des gens qu'on invite! La conversation devrait suffire. Nous, les déjeuners, ça ne nous intéresse pas.

Lulu, (avec admiration.) Non. Ça ne vous intéresse pas. J'ai remarqué.

Isabelle. Moi, aujourd'hui, si.

Auguste. Mais il y a des femmes qui feraient des folies pour ne

manquer qu'une fois par jour! ...

(A Isabell.)

Tu vois la chance que tu as.

Isabelle, (après l'avoir examiné un instant.) Tu trouves que c'est bien le moment de faire le guignol!

Auguste. C'est toujours le moment de faire le guignol!

(Lulu pouffe. Auguste lui lance un oeil complice.)

Isabelle. A notre âge! ... Quand on a ... Tu sais l'âge que j'ai?

Auguste. Oui, mon amour et même je te demande bien pardon.

Isabelle. D'ailleurs tu as le même. Alors, à cet âge-là, on pourrait tout de même prendre la vie plus sérieusement.

Lulu, (un cri du coeur.) Oh non! Madame!

Auguste. Tu lui fais de la peine, à cette petite.

Isabelle. Va donc voir à la cuisine si j'y suis, toi.

(Lulu sort en traînant les pieds. Avec curiosité.)

Tu ne te fais pas un peu de bile, en ce moment.

Auguste. En ce moment précis, si! En ce moment, je passe un très mauvais moment.

Isabelle. Merci.

Auguste. Seulement l'heure la plus noire n'a quand même que soixante minutes.

Isabelle. Et allez donc!

Auguste. Attends un peu! Il va nous arriver quelque chose d'épatant!

Isabelle. Tu es incurable!

Auguste. Ecoute, mon amour. Dans la vie, j'ai déjà cru une douzaine de fois que tout était perdu. Rien, maintenant, ne pourra m'empêcher d'espérer.

Isabelle. D'espérer quoi?

Auguste. D'espérer un point c'est tout. De tous les animaux l'homme est le seul qui espère. Et tu voudrais m'enlever ça?

Isabelle, (touchée et getille.) Non.

Auguste. A propos, ce n'est pas la peine de te demander si tu as



placé quelques-un de tes cendriers artistiques.

Isabelle. ... Pas la peine.

Auguste, (révolté.) Pas un seul?

Isabelle. Pas un. Tout le monde reconnaît que je suis une artiste: belle pâte—coloris audacieux. Mais on ne m'achète rien.

Auguste. Laisse donc, ils seront bien embêtés un jour. Atchoum!

Isabelle. A tes souhaits!

Auguste. Je souhaite trop de choses.

(Il tire son mouchoir.)

Bon Dieu de bon Dieu!

Isabelle. Quoi encore?

Auguste. Un noeud à mon mouchoir!

Isabelle. Et alors?

Auguste. Ça doit être très embêtant.

Isabelle. Pourquoi?

Auguste. Je fais un noeud à mon mouchoir quand j'ai un ennui dont

il faut que je me souviene.

Isabelle. C'est nouveau, ça?

Auguste. Moi, que veux-tu? mes ennuis, je les oublie tout de suite. Et il y en a tout de même dont il faut s'occuper. Sans ça, ils deviennent vite des emmerdements.

Isabelle. Et celui-là, c'en serait un.

Auguste. Faut croire!

Isabelle. Qu'est-ce que ça peut bien être?

Auguste. Je n'en ai aucune idée.

Isabelle. Le loyer?

Auguste. Bien plus urgent que ça!

Isabelle. Les impôts?

Auguste, (qui se tord.) Je te dis que c'est urgent!

Isabelle. Un huissier?

Auguste. Ça m'étonnerai! Personne n'y croit plus aux huissiers!

Isabelle. Le téléphone qu'on va nous couper?

Auguste, (gaîment.) Un ennui, je te dis!

Isabelle. L'électricité, peut-être.

Auguste. On ne cherche qu'à les oublier et il va falloir les passer tous en revue!

Isabelle. Maman t'a peut-être annoncé sa visite?

Auguste, (mondain.) Quelle horreur, non! Il n'est pas question de ça. Manquait plus que de me faire penser à ta mère!

Isabelle. Je te demande pardon.

Auguste. D'ailleurs ... dis donc ... on pourrait peut-être lui ... Non. Hein?

Isabelle, (comme tout à l'heure.) Usée.

(On tambourine à la porte.)

La voix de Charlot. Ouvrez, les enfats. C'est moi, Charlot!

Auguste. Ne cherchons plus. C'est lui.

Isabelle. C'est lui, l'ennui?

Auguste, (en allant ouvrir.) Il me l'avait bien dit! "Je viendrai

demain vers midi te réclamer mes cinq mille francs.” Et le voilà!

Isabelle. Je disparaissais.

(Elle entre dans sa chambre. Auguste ouvre la porte.)

(Charlot paraît. C’est un brave type, extrêmement robuste, avec un cou de boucher, des allures de brute et un coeur d’or.)

Charlot, (bonhomme.) Bonjour, les enfants!

Isabelle, (de sa chambre.) Bonjour!

Auguste. Alors, Charlot, toujours exact!

Charlot. Tu vois?

Auguste. On ne peut pas t’en vouloir de ça.

Charlot. Non, hein?

Auguste. ”Je viendrai chercher mes cinq mille francs demain vers midi.”

Charlot, (tirant sa montre.) Midi dix.

(Il va s’asseoir sur le fauteuil, lorsque Auguste l’arrête du geste.)

Auguste. Pas sur le fauteuil! Tu vas te casser la gueule!

Charlot, (s'asseyant ailleurs.) Merci ... Alors, tu les as?

Auguste. Les cinq mille francs?

Charlot. Oui, les cinq mille francs.

Auguste, (carré en affaires.) Qu'est-ce que tu crois?

Charlot. Que tu ne les as pas.

Auguste. Tu as gagné.

(Criant vers Isabelle.)

Chérie, il a gagné.

La voix d'Isabelle, (de la chambre.) Qu'est-est-ce qu'il a gagné?

Auguste, (criant.) Je ne sais pas.

(A Charlot.)

Au fait, qu'est-ce que tu as gagné?

Charlot. Tu pourrais peut-être ne pas te foutre de ma gueule. En plus.

Auguste. Comment veux-tu que je m'en tire? J'ai un ami, Charlot, un type charmant ...

Charlot. Ne te fatigue pas!

Auguste. ... Il me prête cinq mille francs sans explication et si vite que ça m'a épaté moi-même. Je le rencontre vingt fois sans qu'il m'en reparle. Si bien que je les avais presque oubliés. Et, pour le récompenser de tout ce tact, moi, ce matin, je lui réponds que je ne les ai pas. C'est dur, tu sais ...

Charlot. Je compatis.

Auguste. Tu en avais vraiment besoin?

Charlot. On a toujours besoin de cinq mille francs.

Auguste. A qui le dis-tu?

Charlot. Je sais bien.

Auguste. Moi, en ce moment, j'aurais même besoin de ceux que je te dois. Ainsi, tu vois ...

Charlot. Mais ton concerto?

Auguste. Rien.

Charlot. Il est pourtant formidable.

Auguste, (fier.) Tu l'aimes, hein?

Charlot. Ah! le passage sur la Possession ... C'est d'un osé!

Auguste. Oui.

Charlot. Ils se prennent au moins dix fois de suite là-dedans.

Auguste, (modeste.) Tout de même pas.

Charlot. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y mènerai pas ma fille!

Auguste. Oh! tu sais ... ou elles comprennent, ou elles ne comprennent pas.

Charlot, (lyrique.) Et le solo de piston? Quelle merveille!

Auguste, (humble.) Veux-tu que je te le joue. En acompte.

Charlot. Merci, on m'attend pour déjeuner.

Auguste (souponne). Ah! oui ... déjeuner!!!

Charlot. Ça va si mal?

Auguste, (même dans ce cas-là, ne peut pas être pessimiste.) Ça ne va pas bien.

Charlot. Et Isabelle?

Auguste. Tu la connais. Courageuse et tout. Elle rigole. Un peu moins, ce matin.

Charlot. Quelle femme épatante!

Auguste, (profondément.) C'est un grand bonhomme!

Charlot. Quand on parle de toi, avec Meunier, c'est ce qu'on dit toujours: "Faut tout de même qu'il ait quelque chose pour être aimé de cette femme-là."

Auguste, (un peu pincé tout de même.) Ah! vous dites ça?

Charlot. Oui, mon vieux.

Auguste. Parlons sérieusement. Tu ne peux pas me prêter encore cinq mille francs?

(Il n'écoute même pas tant il est sûr de la réponse.)

Charlot. Peut-être que si!

Auguste. Tant pis, que veux-tu!

(Comprenant subitement.)

Qu'est-ce que tu dis?



Charlot. Je dis: "Peut-être que si!"

Auguste. Mais tu es fou!

Charlot. Seulement, en échange, je te demanderai un service.

Auguste. C'est bien ce que je disais, "tu es fou!" A qui veux-tu que je rende service en ce moment?

Charlot. Es-tu en bons termes avec ton cousin Olivier?

Auguste. En bons termes! Je l'attends pour déjeuner.

Charlot, (passionné.) Non?

Auguste. Malheureusement, je n'ai même pas de pommes de terre à lui offrir!

Charlot, (très agité.) Oh! fais attention! Ne fais pas l'idiot! Voilà tes cinq mille francs.

(Il les lui donne hâtivement.)

Auguste, (rectifiant.) Nos cinq mille francs!

Charlot, (dans le même état d'agitation.) Seulement, fous-lui un déjeuner de derrière les fagots!

Auguste. Je ne demande pas mieux.

Charlot, (encore plus agité.) Avec de caviar, au besoin!

Auguste, (appelant.) Biquette!

Isabelle, (de sa chambre.) Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Biquette!

Auguste. J'ai cinq mille francs pour le déjeuner.

Isabelle, (sortant de sa chambre presque vêtue.) Quoi?

Auguste. C'est ce bon Charlot ...

Charlot, (qui a regardé sa montre, plus agité que jamais.) Ça va, ça va, midi vingt, grouille!

Auguste. Je grouille!

(Il appelle.)

Lulu!

Lulu, (sortant de la cuisine.) Oui, Monsieur.

Auguste, (avec une immense autorité.) Tu vas aller chez Barbinelli.

Lulu, (l'interrompant.) Non, Monsieur.

Auguste, (découragé.) Elle a raison.

(Soudain à Charlot.)

Faut que ce soit toi qui y ailles!

Charlot. Mais jamais de la vie! Pourquoi?

Isabelle. Trop long à vous expliquer.

Charlot (ne résiste pas à Isabelle.) Bon.

Isabelle. Prenez quelque chose de prêt: Homard. Poulet. Foie gras.  
Salade. Fromage. Fruits. A votre idée.

Auguste, (à Lulu, en lui donnant les cinq mille francs que Charlot  
voit disparaître mélancoliquement.) Et toi, chez Nicolas. Un panier  
de beaujolais. Et de la fine.

(A Charlot.)

J'ai mes raison.

Charlot. Tu vas le saouler?

Auguste. J'ai mes raison, je te dis. Grouille!

Charlot. Où est-ce, Barbinelli?

Auguste. A deux mètres cinquante, en sortant. A droite!

Isabelle, (à Lulu.) Et dix-huit roses.

(A Charlot, en s'excusant.)

Je ne veux épater personne. C'est pour cacher les trous dans le mur.

Charlot. Permettez-moi de vous les offrir.

Auguste, (avant qu'Isabelle ait pu protester.) La fleuriste est de l'autre côté de la rue. Grouille.

Charlot. Oui, oui.

(Il va sortir, suivi de Lulu.)

Auguste, (impérieusement.) Une seconde!

(Lulu et Charlot s'arrêtent.)

Charlot. Quoi?

Auguste. Le service que tu vas me demander: ce n'est pas pour taper Olivier? ...

Charlot. C'est-à-dire ...

Auguste. Alors, mon vieux, je regrette, reprends ton argent. Mais

j'ai eu l'idée le premier ...

Charlot. Je ne veux pas le taper. Seulement, tu va comprendre ...

Auguste. Tout à l'heure! Dès l'instant que ce n'est pas pour le taper, tout va bien. Grouille!

Charlot. A tout de suite.

(Ils sortent laissant la porte ouverte.)

Auguste. Charlot! La porte!

(Il va la fermer violemment, grommelant.)

Cette manie de ne jamais fermer ses portes!

(Sans se concerter, ils transportent la table au milieu de la chambre.

Pendant le transfert, gaîment.)

Tu as vu?

Isabelle. J'ai vu.

Auguste, (dont la gaîté s'affermit.) Avoue que nous serions bien bêtes de nous en faire! Avec nous, tout s'arrange toujours au dernier moment.

(Ils installent quatre chaises autour de la table.)

Isabelle. En effet. Mais si tu calcules un peu, en quinze ans ...

Auguste, (l'interrompant.) Déjà quinze ans.

Isabelle, (reprenant.) En quinze ans, ça fait à peu près cinq mille fois que ça s'arrange! Cinq mille derniers moments, cinq mille petits miracles! Tu n'as pas peur que nous épuisions notre chance? Peur que Dieu se fatigue?

Auguste. Dieu!!! Se fatiguer!!!

Isabelle. De nous!

Auguste. Ecoute, ce n'est pas le moment de réfléchir! Est-ce qu'on a une nappe sans trous?

Isabelle, (qui est allée la chercher dans la commode.) Sans trous, non. Mais la bleue est très convenable.

Auguste, (va chercher les assiettes dans le buffet.) Tu comprends bien que je ne peux pas te donner le superflu. Et le nécessaire en plus!

Isabelle, (qui a étalé la nappe sur la table.) Je ne demande pas grand-chose. Je voudrais ... une fois dans notre vie ... avoir trois jours d'avance.

Auguste, (geste d'impuissance.) Oui, mais ça! ...

Isabelle. Je sais bien.

Auguste. Evidemment si tu avais épousé Mortimer.

Isabelle, (gaiment.) On n'épouse pas Mortimer.

Auguste. Ne le calomnie pas. Joli garçon et riche comme Crésus. J'ai été assez fier que tu m'aies préféré.

Isabelle. Je n'aimais que son yacht.

Auguste, (en apportant les assiettes en regardant une et déclare sans transition.) On dira que c'est un défaut de la porcelaine.

Isabelle, (passant son doigt à travers la nappe.) Et on mettra ton cousin devant le trou que tu as fait avec ta cigarette.

Auguste. Tu crois?

Isabelle. Avec un peu de chance, il nous fera peut-être des excuses

en croyant que c'est lui.

Auguste, (la regarde et hochant la tête.) Ah! il n'est pas bête,  
Charlot!

Isabelle. Tu dis ça parce qu'il t'a prêté de l'argent?

Auguste. Non. Au contraire. Ça, ça m'inquiéterait plutôt pour lui.

Isabell. Alors?

Auguste. Alors, il paraît que chaque fois qu'il rencontre Meunier,  
ils disent du bien de moi.

Isabelle, (imperceptiblement ironique.) Tiens!

Auguste. Ils disent: "Faut tout de même qu'il ait quelque chose  
pour être aimé d'une femme comme Isabelle."

Isabelle, (affirmant avec force.) Tu as quelque chose.

Auguste. Je ne parle pas de mon talent de musicien.

Isabelle. Moi non plus.

Auguste, (s'arrêtant de mettre le couvert.) De quoi parles-tu, alors?

Isabelle. Du personnage que tu es. De ton égoïsme ...



Auguste, (l'interrompant.) Ne me dis pas que tu me vois tel que je suis!

Isabelle. Je crois que si!

Auguste. Mais c'est épouvantable.

Isabelle. Non. C'est très bien. Tu es très bien. Toi et moi nous sommes épatants dans les embêtements. Reste à savoir ce que nous donnerions dans le malheur?

Auguste, (ahuri.) Dans le malheur? Mais on se fout de ça, il n'en est pas question. Qu'est-ce que tu as, ce matin?

Isabelle, (sans appuyer.) Je n'aime pas ce déjeuner. J'ai comme un pressentiment qu'il nous apportera la catastrophe.

Auguste. Je n'ai pas de pressentiments, moi. J'évite ainsi les bêtises qu'on fait en s'efforçant de les justifier.

Isabelle, (après un silence.) Ah! je voudrais être la femme que tu crois!

Auguste, (complètement déconcerté.) Quoi? ... (Avec inquiétude.)

Mon chéri ... Mais qu'est-ce qui se passe?

Isabelle. Je voudrais être quelqu'un comme toi ...

Auguste. Egoïste ...

Isabelle. Non. Insouciant. Gentil. Gai!

Auguste. Tu es gaie.

Isabelle. Les femmes ne sont jamais vraiment gaies! On les amuse ... Tu m'amuses—et encore pas toujours!

Auguste, (légèrement.) C'est bête ce que tu dis là.

Isabell. Quelquefois je te trouve trop gai.

Auguste. On peut être trop gai?

Isabelle. Et tellement gentil que tu en deviens fade.

Auguste. Fade!?!?!

Isabelle, (gaie.) Fleur bleue, eau de rose, tisane quoi.

Auguste. Oooh!

(Il lève un doigt accusateur.)

Toi, tu es fatiguée.

Isabelle. Je suis peut-être fatiguée.

Auguste. Aujourd'hui n'est pourtant pas que d'habitude!

Isabelle. Au contraire.

Auguste. Eh bien! alors ...

(Ils continuent à mettre la table.)

Isabelle. Je me demande ce qui peut te donner cette conception de la vie!

Auguste, (Honnêtement surpris.) J'ai une conception de la vie, moi?

Isabelle. Oui; tu crois que c'est une rigolade.

Auguste, (avec force.) C'est une rigolade. Chérie, Charlot qui s'amène avec ses cinq mille francs. C'est une rigolade ...

Isabelle. J'ai compris; c'est le piston! Tu crois que la vie est quelque chose dans le genre de ...

(Elle imite très bien un piston qui joue un air très brillant.)

Pom ... pom ... pom ... pom pom ... pom ... pom ... pom ... pom  
pom ... pom ... pom ... etc.

(Et, ce faisant, elle s’amuse.)

Auguste. Tu vois bien que tu es gaie!

Isabelle, (avec une vraie gaîté.) Mais oui, je suis gaie! Je ne vois pas pourquoi je serais seule à me faire de la bile! ... Foutons le cendrier sur le trou! là!

Auguste, (complètement rassuré.) A la bonne heure!

Isabelle, (après l’avoir regardé.) Ton père avait raison.

Auguste. Tu m’étonnes! C’était un vieux jeton.

Isabelle. Un vieux jeton qui avait raison. ”L’amour est vraiment la plus noble défaillance de l’intelligence.”

Auguste. Dis donc! Dis donc!

(On frappe à la porte.)

La voix de Charlot. Grouille! Je suis chargé comme un mulet!

(Auguste se précipite.)

Auguste. Tu as bien tout?

(Charlot entre. Il est effectivement chargé comme un mulet. Il porte

le panier à bouteilles. Un énorme paquet soigneusement enveloppé. La bouteille de fine. Un paquet plus petit pend à un de ses doigts par la ficelle. Et les roses rouges surplombent le tout. Il est essoufflé. Lulu le suit, les mains vides et va s'asseoir pour écouter ce qu'on dit.)

Charlot. Tout.

(Offrant les fleurs à Isabelle.)

Permettez, chère amie!

Isabelle. Vous auriez dû prendre les moins chères.

Charlot, (abasourdi.) Aah!

Isabelle. Ton cousin va s'imaginer qu'on a acheté celles-ci pour lui!

Charlot. Eh ben?

Isabelle. Si elles avaient été un peu fanées, il aurait pu croire que nous en avions d'habitude.

Charlot, (sincère.) Je vous demande pardon.

Auguste. Nous en avons d'habitude. Pour la Pentecôte ... tiens ... on en avait!

Charlot. J'ai pris aussi du beurre et de la moutarde!

Isabelle. Merci. Mais la moutarde était inutile. En quinze ans, nous n'avons jamais manqué de moutarde.

Auguste, (à Charlot pour changer de conversation.) Que veux-tu que je demande pour toi à Olivier?

Charlot. Tu sais que les garages A.W.B. sont à lui.

Auguste. Les A.W.B. aussi?

Charlot. Rue d'Alésia, je ne suis que son gérant.

Auguste. Je ne savais pas.

Charlot. Alors figure-toi que Robillard va s'installer à Limoges. Je voudrais que ton cousin me donne sa place à la fin du mois. Parce que le boulevard Delessert, c'est tout de même autre chose que la rue d'Alésia.

Auguste. Je pense bien.

Charlot. Comme clientèle, rien que des femmes chics et des chauffeurs de bonne maison. Dans deux ans, je pourrai m'installer à Limo-

ges.

Auguste. Bravo!

Charlot. Il doit me fixer un rendez-vous après-demain. Il suffirait que tu lui dises un mot.

Isabelle, (qui a installé les roses sur une console devant le trou dans le mur.) Charlot! Est-ce qu'on voit encore le trou?

Charlot, (ahuri.) Le trou? Quel trou?

Isabelle. Il y a un trou dans le mur. Le voyez-vous encore?

Charlot. Non.

Isabelle, (devant un autre trou.) Et celui-ci?

Charlot. Celui-ci non plus.

Isabelle. Merci. Je finis de m'habiller.

(Elle entre dans sa chambre.)

Charlot. Quelle femme!

Auguste. C'est Isabelle!

(Montrant les paquets.)

Je vais préparer tout ça à la cuisine.

(Il sort.)

Charlot, (criant derrière lui.) Est-ce que je peux me rendre utile?

La voix d'Auguste. Mets le beaujolais en carafe. Ce sera plus distingué!

Charlot. Entendu.

(Il obéit ... Il transvase le vin dans des carafes très marché aux puces.)

Lulu, (se levant.) Deux mille six cents francs. Voilà votre monnaie, Monsieur.

Charlot. Tu diras que tu as oublié de me la rendre.

Lulu. Ah bon! ... Vous les aimez bien, hein? vous aussi.

Charlot. Je les aime bien.

Lulu, (avec passion.) Ils sont fous, n'est-ce pas?

Charlot. Pas du tout. Ne va surtout pas t'imaginer une chose pareille! Ils s'aiment, tu comprends, alors, nécessairement ils ne ressemblent pas aux autres.



Lulu. Maman dit qu'ils sont fous. C'est pour ça qu'elle m'a envoyé à sa place. Elle ne veut plus travailler ici. Seulement, il paraît que ça m'apprendra la vie.

Charlot. C'est ta mère qui est folle. Si tu apprends la vie ici, tu es foutue.

(A ce moment éclate dans la cuisine un tonitruant solo de piston suivi de ... )

La voix d'Auguste, (criant) Chérie! La Marche du Homard.

La voix d'Isabelle, (de sa chambre.) Je l'avais reconnue!

Lulu, (à Charlot, avec une admiration éperdue.) Hein?

Charlot. Ah! Evidemment.

Lulu, (avec un enthousiasme touchant.) Je voudrais mourir pour eux.

Charlot, (touché, lui tapotant les joues.) Tu serais plus utile à la cuisine!

Lulu. Vous croyez?

(Elle entre vivement dans la cuisine.)

La voix d'Isabelle. Et le dessert, qu'est-ce que c'est?

(Quelques notes du piston d'Auguste.)

La voix d'Isabelle. Chouette! des framboises!

(Ahurissement de Charlot.)

Charlot, (qui a fini son travail de sommelier.) Auguste! j'ai fini. Il n'y a plus de carafes.

(Auguste paraît. Il a noué un tablier rose à carreaux, très propre, sur son costume.)

Auguste, (légèrement.) Merci pour tout, mon vieux Charlot!

Charlot. Ne parlons plus de ça.

Auguste. Tu veux dire "plus jamais"?

Charlot. Je veux dire: "N'en parlons plus ce matin."

Auguste. Oui. Plus jamais, c'était trop beau ...

Charlot. D'ailleurs, tu sais que j'ai horreur de ce genre de conversation.

Auguste. Ça tombe bien. Moi aussi. Mais que la foudre m'écrase si mon premier argent n'est pas pour toi!

(Terrifiante explosion au dehors.)

Auguste, (livide.) Qu'est-ce que c'est que ça?

La voix d'Isabelle. Ne vous inquiétez pas. La concierge m'a prévenue. Ils font sauter de vieilles maisons insalubres. Nous y aurons droit pendant trois jours.

Auguste, (rassuré.) Ah bon!

Charlot, (malicieusement.) Tu as eu peur, hein?

(Il rit.)

Tu as cru que la foudre s'occupait de toi!

Auguste, (qui rit aussi.) Mets-toi à ma place. Ceci dit, je ferai quand même tout ce que je pourrai.

(Il lui donne une grande tape dans le dos.)

Charlot. Et n'oublie pas mon garage!

Auguste. C'est juré.

Charlot. Au fond, tu es épatant!

Auguste, (sérieux et gentil.) Oui, pour garder un ami comme toi, faut tout de même que j'aie quelque chose. Au revoir, vieux!

(Il rentre dans la cuisine.)

Charlot, (criant vers la chambre.) Au revoir, Isabelle!

La voix d'Isabelle. Au revoir, mon bon Charlot!

(Charlot sort en laissant une fois de plus la porte ouverte.)

La voix d'Auguste. Quel chic type, hein? ce Charlot.

La voix d'Isabelle. Je l'adore. Mais comment vas-tu lui rendre ses dix mille francs.

La voix d'Auguste. Il a dit que ça ne pressait pas.

La voix d'Isabelle. Mais encore?

La voix d'Auguste. J'avoue que je compte un peu sur Olivier.

(Olivier vient justement de paraître sur la porte, s'effaçant pour laisser passer Sophie. Ils sont tous deux d'une grande élégance.)

Olivier. Tiens! Auguste compte sur moi!

Sophie, (choquée.) Vous n'allez pas écouter?

Olivier, (impérieux.) Oh! que si! Je suis très curieux, ma chère.

Sophie. Je sais.

La voix d'Isabelle. Alors, il est joli garçon?

La voix d'Auguste. Olivier?

La voix d'Isabelle. Oui. Olivier. Il est joli garçon?

La voix d'Auguste. Il est mieux que ça.

Olivier, (sardonique, à Sophie.) Et vous ne vouliez pas que j'écoutesse?

La voix d'Auguste. Il est merveilleux. Élégant. De la race, de l'allure, une classe folle.

Olivier. Merci, Auguste.

La voix d'Auguste. Beaucoup mieux que moi.

La voix d'Isabelle. Est-ce que tu ne m'as pas dit aussi qu'il était très intelligent?

La voix d'Auguste. Très.

Olivier. Je ne sais plus où me mettre.

La voix d'Auguste. Il a des formules épatantes. Il m'a dit un jour—je ne sais pas si j'étais visé—”C'est toujours par hasard qu'on accomplit son destin.”

Sophie, (souriant à Olivier.) Très bien.

Olivier, (modeste.) Pas mal!

La voix d'Isabelle. Dis donc ... il ne faudra pas essayer de jouer au plus fin avec lui.

La voix d'Auguste. Oh! je n'essaierai pas. Je lui dirai tout, carrément.

Olivier. C'est tellement mieux.

La voix d'Auguste. Surtout qu'il est spirituel aussi.

Olivier. C'est trop, c'est trop.

Sophie, (souriante). Pas du tout!

La voix d'Auguste. Il a toujours l'air de se foutre de ma gueule.

Olivier, (rectifiant.) Pas toujours.

La voix d'Isabelle. Et elle?

Olivier. A vous, ma chère.

La voix d'Auguste. Elle est exquise simplement.

(Olivier salue Sophie.)

Un charmant accent étranger. Des yeux sublimes. Un sourire désarmant.

Et une gentillesse!

(Olivier salue chaque fois.)

Ils forment un couple sensationnel!

Sophie. Je suis génée!

La voix d'Isabelle. Et elle l'aime?

La voix d'Auguste. Elle ne parle pas beaucoup. On ne peut pas savoir.

Olivier, (regarde intensément Sophie.) Je croyais que ça se savait.

Sophie, (insolente.) Il semble que non!

La voix d'Auguste. Ce qui est certain, c'est qu'elle lui pardonne tout. Et je te prie de croire qu'elle a du travail.

Olivier. Ça se gâte!

La voix d'Isabelle. Il se conduit mal avec elle?

La voix d'Auguste. Un vrai salaud, oui.

(Violente réaction de Sophie, réprimée par Olivier.)

La voix d'Isabelle. Il ne l'aime donc pas?

La voix d'Auguste. Ben! ...

Sophie, (révoltée.) Vous allez le laisser parler de nous?

Olivier, (impérativement.) C'est très intéressant.

La voix d'Isabelle. Ne chuchote pas comme ça. Je n'entends pas ce que tu dis.

La voix d'Auguste. Je ne dis encore rien, je réfléchis. Olivier est tellement compliqué. Il la torture, mais il l'aime peut-être.

Olivier, (à Sophie.) Qu'en pensez-vous?

Sophie, (glacée.) Je n'ai pas envie de penser à ça ...

La voix d'Auguste. Elle était peut-être snob. Lui était sûrement pauvre. Elle a peut-être voulu être reçue. Lui a sûrement voulu ne plus être pauvre.



La voix d'Isabelle. Oui. Un ménage comme il y en a tant.

La voix d'Auguste. Parce qu'elle a beau être jolie, tu peux être sûre qu'il s'est surtout intéressé à son argent.

Sophie, (un cri de révolte.) Oh!

La voix d'Auguste. Je te jure que si!

La voix d'Isabelle. Mais je ne dis pas le contraire.

La voix d'Auguste. Si. Tu dis "Oh!"

La voix d'Isabelle. Pourquoi veux-tu que je dise "Oh!"

La voix d'Auguste. Alors, tu bois, toi aussi?

La voix d'Isabelle. Comment, moi aussi?

La voix d'Auguste. Parce qu'elle boit, à ce qu'on dit!

Sophie, (sous le regard d'Olivier, baisse la tête.) Faites-le taire!

La voix d'Isabelle. Non?

La voix d'Auguste. Tu n'as pas vu ce que j'ai acheté comme vin rouge?

(Olivier désigne méchamment les carafes à Sophie.)

La voix d'Isabelle. Elle voit du vin rouge?

La voix d'Auguste. Elle boit ce qu'on lui donne. On n'a jamais su si c'était par goût ou parce qu'elle essayait d'oublier.

La voix d'Isabelle. Je la plains dans les deux cas.

Sophie, (à Olivier.) Elle est gentille.

La voix d'Auguste. Si ce n'est pas simplement de l'alcoolisme, en ce moment elle doit essayer d'oublier une fille de chez Lanvin.

Olivier, (très calmement.) Quel gaffeur! Vous ne le saviez pas!

Sophie, (douloureusement.) Oh!

La voix d'Auguste. Et ne dis pas tout le temps "oh!" ... c'est agaçant!

La voix d'Isabelle. Et toi, ne me dis pas tout le temps de ne pas dire "oh!" parce que ça m'énerve.

La voix d'Auguste. Ce n'est pas tout. Il a bien failli aller en prison. Et pas à cause de la politique ... On l'avait même chassé de son cercle.

Olivier, (les dents serrées.) J'y suis rentré.

La voix d'Auguste. Il y est rentré. A notre époque, l'honneur, ça repousse.

La voix d'Isabelle. Bien dit!

La voix d'Auguste. Enfin, pour nous résumer: une vraie petite vache!

Olivier. Cher Auguste!

La voix d'Auguste. Si encore il se servait de son argent pour faire le bien! Sil nous en donnait un peu, à nous!

La voix d'Isabelle. N'y compte pas trop!

Olivier. Non.

La voix d'Auguste. En effet! Paraît qu'il est très dur à la détente.

La voix d'Isabelle. Pas de chance!

La voix d'Auguste. C'est égal! La gueule qu'il ferait s'il nous entendait!

Olivier, (criant.) Je vous entends.

Auguste, (affolé.) Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce qu'il dit?

(Il paraît à la porte de la cuisine, toujours en tablier et recule, affolé en voyant Olivier.)

Olivier, (impassible.) Je dis: "Je vous entends."

Auguste, (bafouillant.) Ah oui!

Olivier. C'était bien de moi que vous parliez?

Auguste. Ça dépend! ... Depuis quand es-tu là?

Olivier. Je suis arrivé à "la vraie petite vache."

Auguste, (soulagé.) Oh! ... à ce moment-là, nous ne parlions déjà plus de toi.

Olivier. Vraiment?

Auguste. Ne sois pas bête. On parlait de quelqu'un de très dur à la détente ... Tu penses bien que ce n'était pas de toi!

(Faisant d'une pierre deux coups.)

Toi, tu n'es pas dur à la détente.

Olivier, (après une légère pause, sans répondre.) De qui parliez-vous, alors?

Auguste, (négligent.) Tu ne connais pas: Chaussin!

Olivier. Chaussin. Chaussin est généreux comme le soleil du Midi!

Auguste. Pas avec moi!

La voix d'Isabelle. Tu ne dis plus rien?

Auguste. C'est parce que le cousin est là, Biquette ...

Olivier. Oh! Biquette!

La voix d'Isabelle. Mais c'est une catastrophe!

Auguste, (appuyant sur les mots, avec intention.) Ne t'inquiète pas.

Il vient d'arriver. Tout va très bien.

La voix d'Isabelle. Ah! bon ...

Auguste. Il est entré au moment où on parlait de la petite vache.

Olivier a même cru un instant qu'il s'agissait de lui. Crois-tu que c'est drôle ...

La voix d'Isabelle, (sans conviction.) Très drôle.

Auguste. J'ai dû lui expliquer qu'on parlait de Chaussin ... Chaussin.

(Il articule le nom.)

Dépêche-toi, mais ils t'excuseront.

(Sophie pendant cette scène s'est retirée un peu à l'écart, a essuyé discrètement ses yeux et s'étant composé un visage, est revenue près des deux hommes.)

Sophie. Bien sûr!

Olivier. Vous ne dites pas "bonjour" au cousin Auguste?

Sophie, (souriante, très femme du monde.) Bonjour, mon cousin!

Auguste, (très mondain.) Cousine! Enchanté de vous revoir.

(Sonnerie du téléphone.)

Vous permettez?

(Dans l'appareil avec sa voix normale.)

Allô! Allô!

(Prenant immédiatement son inimitable accent russe.)

Qu'est-ce que? Pas connais ... Pas connais ... Auguste Taillade? ...

Pas connais ... Ici Fedor Pavlovich Poliakov ... Da! ... Da! ... Dada!

Nitchevo! ... Pas connais.

(Il raccroche et explique à ses cousins.)

Quelqu'un qui se trompait de numéro.

Sophie, (polie, mais en souriant.) Ah!

Olivier. Auguste! vous n'auriez pas la monnaie de cinq mille francs.

Auguste. Non. Mais merci tout de même pour le compliment!

Olivier. J'ai bêtement rentré la Cadillac dans un camion. Nous avons dû prendre un taxi. Et le chauffeur n'a pas de monnaie.

Auguste. Attends. (Il appelle.) Lulu!

Lulu, (paraissant.) Oui, Monsieur.

Auguste. Chez Nicolas, tout à l'heure, on t'a rendu quelque chose?

Lulu. On ne voulait pas. Mais j'ai tellement gueulé qu'on me l'a rendu.

Auguste, (à ses cousin, négligemment.) Excusez-la!

(A Lulu.)

Et ce qu'on t'avait rendu, est-ce que tu l'as rendu au monsieur?

Lulu. Ah non!

Auguste. Tu es rudement intelligente, tu sais!

Lulu. C'est le monsieur qu'a pas voulu.

(Elle sort l'argent de la poche de son tablier.)

Auguste, (à Olivier et Sophie.) J'ai vraiment des amis épatants.

(A Lulu.)

Alors, tu vas descendre ...

Sophie, (qui désire être seule un instant.) Si vous le permettez, cousin, j'irai moi-même.

Auguste. Laissez donc!

Olivier, (sardonique.) Vous ne connaissez pas Sophie. Elle n'en fait qu'à sa tête.

(Il prend l'argent des mains de Lulu et le donne à Sophie.)

Sophie, (souriant à Auguste.) Merci, mon cousin.

(Elle sort.)

(Auguste veille à ce que la porte reste entrouverte.)

Olivier, (pour inquiéter Auguste.) Elle a vraiment des yeux sub-



limes!

Auguste, (très frappé de reconnaître ses propres paroles.) Pourquoi dis-tu ça?

Olivier. Parce que je le pense! ... Vous ne trouvez pas qu'elle a des yeux sublimes?

Auguste, (essayant de deviner s'il a entendu.) Si. Si.

Olivier. Je me disais aussi. Vous seriez le seul.

(Il va s'asseoir sur le fauteuil, lorsque Auguste l'arrête du geste.)

Auguste. Pas sur le fauteuil. Tu vas te casser la gueule.

Olivier. Merci.

Lulu, (désolé, à Auguste.) Oh! pourquoi vous l'avez prévenu?

Auguste. File! Tu as du travail à la cuisine.

Lulu. Quelle barbe!

(Elle sort.)

Olivier. Pas très stylée, votre camériste!

Auguste. Non.

(Olivier va s'asseoir sur la chaise à la table mise. Comme il veut s'accouder, il doit pousser l'assiette qui le gêne. Il la regarde.)

Auguste, (automatiquement.) C'est un défaut de la porcelaine!

Olivier. Je vois. Je vois.

Auguste. Merci.

Olivier. Qu'est-ce que c'est que ce type que j'ai rencontré dans l'escalier? Quand il m'a vu, il a rabattu son chapeau sur son nez.

Auguste. Pourquoi veux-tu qu'il fasse ça?

Olivier. J'ai l'impression que je le connais.

Auguste. J'ai à te parler. Nous pourrions profiter de ce que les femmes ne sont pas là.

Olivier. Vous cachez des choses à votre femme?

Auguste. Moi? Je ne lui ai pas menti une fois en quinze ans!

Olivier. Même par omission?

Auguste. Pas une fois!

Olivier, (fredonnant comme si c'était un refrain.) "Encore une his-

toire d'amour—Pas comm' les autre—Pas comm' les autres.”

Auguste. Probablement. D'ailleurs, la question n'est pas là!

Olivier. En effet.

Auguste, (badin.) Ah! mon cher Oliver, quel ennui de ne pas avoir de chance!

Olivier. Je ne sais pas: j'en ai!

Auguste. Remarque que je ne désire pas réussir trop vite, je ne saurais que faire après. Seulement, il faut regarder les choses en face: le piston ne nourrit plus son homme.

Olivier. Pourquoi n'avez-vous pas accepté les propositions que vous ont faits Broquet d'abord, Hugonnet ensuite?

Auguste, (un peu d'ironie envers lui-même.) Avec l'argent que j'ai refusé, j'ai acheté un peu de liberté.

Olivier. Oh! joli! ... Très belle réponse de cigale. Mais quelqu'un de moins poli que moi serait sans doute en droit de vous dire: "Eh bien! dansez maintenant.”

(Isabelle entre.)

Olivier, (se levant.) C'est votre femme?

Auguste. C'est Isabelle!

Olivier. Ah! Alors là, mon cher Auguste, bravo!

(Bien que visiblement sous le charme d'Isabelle, Olivier n'en exagère pas moins les témoignages de son admiration jusqu'à embarrasser celle-ci.)

Isabelle. Je vous remercie.

Olivier. Quels yeux!

Auguste. Oui.

Olivier. Quel sourire!

Auguste. Oui.

Olivier. Quelle silhouette!

Auguste. Oui.

Olivier. Quel mystère!

Auguste. J'aime déjà moins ça.

Olivier. Pourquoi?

Auguste. Le mystère n'est pas une qualité pour le mari!

Olivier, (à Auguste.) Mais comment avez-vous osé?

Isabelle, (choquée.) Je ne vous comprends pas bien.

Olivier, (rectifiant.) Comment a-t-il osé vous cacher pendant quinze ans!

Isabelle. C'est moi qui me suis cachée.

Oliver. Pour être heureuse?

Isabelle. Justement, oui.

Oliver. Avec Auguste?

Isabelle, (sans relever l'impertinence.) Avec Auguste.

Oliver. Ah! alors là, bravo Auguste, bravo!

Isabelle. Ton cousin est très enthousiaste!

Auguste. Oui.

(Changeant de ton.)

Nous étions en affaires, Oliver et moi ...

Isabelle. Mais naturellement, je reviens dans cinq minutes.

Olivier, (formel.) Ah non!

Isabelle. Comment, non?

Olivier. Son histoire ne s'annonce déjà pas comme quelque chose de très amusant.

(A Auguste.)

N'est-ce pas?

Auguste, (honnête.) Ce n'est pas une histoire tordante.

Olivier. Alors, vous n'allez pas me punir, vous aussi, en vous en allant.

Isabelle. Vous punir?

Olivier. Restez!

Isabelle. Puisque vous insistez si gracieusement.

(Elle s'assied.)

Olivier, (à Auguste.) Je vous écoute.

(Il s'assied à son tour. Jusqu'à l'entrée de sa femme, il répondra à son

cousin sans lui adresser un regard, comme fasciné par Isabelle.)

Auguste. Je serai très bref! Il faudrait que tu me prêtés trois cent mille francs.

Olivier. C'est entendu.

Auguste. Comment, c'est entendu? Tu ne me demandes même pas pourquoi?

Olivier, (sans le regarder, docilement.) Pourquoi?

Auguste. Il y a un petit "bar-salon de thé", très gentil, très coquet, à Auteuil ...

(S'interrompant.)

Tu ne m'écoutes pas.

Olivier. Très coquet, à Auteuil ...

Auguste. Avec trois cent mille francs, ils nous prendraient pour associés. Je jouerais du piano d'abord. Et puis, quand ça marcherait, je pourrais reprendre le piston, avec un petit orchestre.

Olivier. Vous n'allez pas me raconter votre vie? Je vous dis que

c'est entendu.

Auguste, (un peu déconcerté.) Je te remercie.

Olivier, (cessant seulement de regarder Isabelle.) Je vous fais le chèque tout de suite?

Auguste. Si tu veux.

Olivier. Quelle est la date?

(Se tournant vers Isabelle.)

Elle est à retenir!

Auguste. Le 12 mai.

Olivier. J'ai l'air de me répéter. Mais, alors, là, franchement, bravo, Auguste!

Isabelle. Vous êtes sûr que nous pouvons accepter?

Olivier. Sûr!

Isabelle. Auguste aussi?

Olivier. Auguste surtout.

Isabelle. Alors, je vous remercie, moi aussi.



Olivier. Maintenant que les relations sont rétablies, nous allons nous voir tout le temps, n'est-ce pas?

Isabelle. Pas du tout. Nous allons avoir beaucoup de travail.

Olivier. Ah! vous travaillez aussi?

Isabelle. Naturellement.

Olivier. Oh! ça, c'est assommant.

Isabelle. Vous viendrez nous voir au bar.

Olivier. Je sais bien. Je sais bien.

Isabelle. Et si vous nous amenez vos amis, nous pourrions peut-être vous rembourser à la fin de l'année.

Olivier. Ne parlons pas de ça.

Isabelle. Il faut en parler. Nous vous sommes très reconnaissants de la chance que vous nous donnez. Mais nous devons la mériter.

Olivier, (à Auguste.) Demandez-lui de ne plus parler de ça!

Auguste. Il a raison, ne parlons plus de ça.

Isabelle. Jusqu'en décembre.

Olivier. C'est bizarre, je vous montre pourtant beaucoup de sympathie et on dirait que vous avez peur de moi.

Isabelle, (étonné, sans insolence.) Moi?

Olivier. Je ne suis pourtant pas le diable.

Isabelle, (ambiguë.) Tant pis! ça m'aurait intéressée.

Olivier. Vous ne me trouvez pas sympathique?

Isabelle, (sans expression.) Très!

Olivier. Le plus subtil mensonge des femmes, c'est peut-être de mentir mal.

Isabelle. Je mens mal?

Olivier. Assez pour me faire savoir que je ne vous suis pas sympathique.

Auguste. Olivier, tu ne voudrais pas me dire un mot, de temps en temps?

(Sophie entre.)

Oliver, (qui ne l'a pas vue.) Je ne vous suis pas sympathique, hein?

Sophie. Mais si! Mais si ... N'est-ce pas, ma cousine?

Isabelle. On le serait à moins: il vient de nous prêter trois cent mille francs.

Olivier, (irrité.) Sophie ne s'occupe pas de ces détails.

Sophie. ... Sauf pour vous féliciter, aujourd'hui.

Isabelle. Bonjour, ma cousine! Vous êtes bien jolie.

Sophie. C'est vous qui me dites ça!

Olivier. Et elle n'est pas à son mieux. Il faut la voir lorsqu'elle n'a pas les yeux rouges.

Sophie. Il paraît.

Olivier, (avec une fausse sollicitude.) Une poussière dans l'oeil, probablement?

Sophie, (très calme.) Oh! non ... j'ai peur qu'aujourd'hui, ce soit leur couleur naturelle.

Olivier. Ai-je dit quelque chose qui vous ait peinée?

Sophie, (avec force.) Vous êtes probablement la seule personne qui

ne puisse me faire de peine!

Auguste, (à Isabelle à mi-voix.) Voilà un déjeuner qui s'annonce bien.

Olivier. J'ai une femme parfaite, qui comprend tout, qui excuse tout.

(Après un soupir.)

Malheureusement, je ne la mérite pas!

Sophie, (souriante, sans aigreur.) Soyez donc naturel!

Auguste, (faussement désinvolte.) On pourrait se mettre à table.

Isabelle. Excellente idée!

(A Sophie.)

Vous ici, ma cousine.

(A Olivier.)

Voulez-vous vous placer à ma droite?

Olivier, (avec un empressement exagéré.) Avec plaisir!

Isabelle. Et toi, là. Il est normal que ce soit toi qui aies le soleil

dans l'oeil.

Auguste. Le soleil ne me gêne pas.

Olivier, (à Isabelle, madrigalisant.) L'habitude de vous regarder, jolie cousine!

(Il s'assied.)

(Auguste regarde d'une façon un peu appuyée son beau cousin avant de crier vers la cuisine.)

Auguste. Lulu! le homard!

Sophie. Est-ce que je pourrai avoir un verre d'alcool?

Auguste. Certainement.

(Il échange un regard avec Isabelle.)

Olivier. Figurez-vous que cette pauvre Sophie a appris ce matin les petites blagues que je faisais avec un mannequin de chez Lanvin.

(Isabelle et Auguste échangent un rapide regard d'angoisse qu'Olivier surprend avec plaisir.)

Sophie, (sans expression.) De toutes "petites blagues".

Auguste, (criant.) Lulu, apporte la fine!

La voix de Lulu, (ahurie.) La quoi?

Auguste, (gêné.) La fine!

La voix de Lulu. Avec le homard. Quelle drôle d'idée!

Auguste, (souriant à Sophie, mais très embêté.) Elle est impayable!

Sophie. Impayable!

La voix de Lulu, (plaintivement.) Je ne peux pas la déboucher!

Auguste, (affectant un ton extrêmement mondain.) Excusez-moi! Il faut tout faire par soi-même.

(Il entre dans la cuisine.)

Sophie, (sincère.) Vous êtes charmants, tous les deux.

Olivier. Charmants? Vous êtes des phénomènes!

Isabelle, (affirmative.) Des phénomènes.

Olivier. Les statistiques démontrent que l'amour partagé est coté cette année à 3 1/2 pour 100 contre 21 pour 100 en 1914; 17 1/2 de pertes. C'est normal; d'ailleurs la mer se retire tous les ans de 1 m.

22.

Isabelle. Ah!

Olivier. Vous faites partie des 3 1/2 pour 100. Et vous vivez ici depuis quinze ans.

(Auguste est entré avec la bouteille de fine et un verre.)

Vous réussissez ce tour de force!

Auguste, (versant à boire à Sophie.) Nous avons tout de même trois pièces.

(Sophie boit d'un trait et se reverse à boire.)

Olivier, (ironique.) Ah! tout de même?

Sophie. Merci.

(Auguste va remporter la fine.)

Laissez-moi la bouteille. Je ne veux pas vous déranger tout le temps.

Auguste, (tout de même un peu surpris.) Ah! bon!

(Sophie boit et se reverse à boire.)

Olivier. Il faudra que je vous invite à Gros-Rouvre. Ils appellent

ça le château. Ce n'est pas un château, mais enfin il y a de la place. Vous vous rendrez compte qu'on peut tout de même vivre ailleurs que rue de l'Abreuvoir.

Sophie. Ne l'écoutez pas!

Olivier. Je ne vous demande pas d'y vivre. Auguste ne s'y plairait pas.

Auguste. Isabelle non plus!

Olivier. Je n'en suis pas tellement sûr.

(Pendant cette discussion dont elle est l'objet, Isabelle, que tous les autres regardent, reste immobile et sans aucune expression.)

Auguste. Je connais ma femme.

Olivier. Connaître les femmes, c'est savoir qu'on ne les connaît pas.

Auguste, (à Isabelle.) Je te dis, il a des formules étonnantes!

(Isabelle acquiesce de la tête en souriant.)

Olivier. Même une femme d'une seule pièce comme Sophie, je ne suis pas sûr de la connaître.



Sophie. J'espère que non.

(Elle boit.)

Auguste. Je connais Isabelle.

Isabelle, (très simplement.) Il me connaît.

Auguste. Que ferait-elle d'un château? Nous ne sommes allés qu'une fois en vacances. A Vichy. Nous avions encore mal à l'estomac, en ce temps-là ...

Isabelle. Tu ne vas pas raconter cette histoire?

Auguste. A l'hôtel, on nous a montré une chambre à deux lits. Et elle a demandé: "Dans lequel coucherons-nous?"

Sophie, (sincèrement.) C'est adorable.

(Elle boit.)

Olivier, (à Isabelle, dans l'espoir de lui faire baisser les yeux.) Vous avez dit ça?

Isabelle, (qui le regarde avec une expression bizarre.) Je l'ai dit!

Olivier. Et en été?

Isabelle, (avec le même sourire singulier.) Au mois d'août.

Olivier. Ça, alors!

Sophie. Il ne peut pas comprendre. Il n'a jamais aimé personne que lui-même.

Olivier, (dans le comique.) Hé! ma chère, qui aimer?

Auguste. Il est superbe!

Olivier, (à Isabelle.) Vous peut-être! Si ce veinard d'Auguste ne s'en était pas chargé.

Auguste, (bon garçon à Sophie.) Il plaisante.

Sophie. Pas du tout.

(Elle boit.)

Olivier, (lyrique.) Et vous? Une femme comme vous, vous montez à pied six étages ...

Sophie. Il n'a pas aimé ça.

Olivier. ... Pour retrouver ce galetas! Pour vous asseoir dans ce fauteuil vermoulu! Pour manger dans ces assiettes.

Isabelle, Auguste et Olivier, (ensemble.) C'est un défaut de la porcelaine!

Isabelle, (sur le même ton lyrique que lui, elle enlève le cendrier.)  
Sur cette nappe brûlée par les cigarettes.

(Elle se lève et va vers le mur, déplace les roses pour montrer les lézardes.)

Entre ces murs dont nous cachons tant bien que mal les trous avec des fleurs! Devant des fenêtres sans rideaux qui donnent sur un cimetière  
...

Auguste. Ne t'énerve pas.

Sophie. Vous lui faites tellement plaisir.

Isabelle, (calmée, va s'asseoir en disant.) C'est stupide, je vous demande pardon!

Olivier. Ne vous excusez pas. Votre réaction est des plus intéressantes.  
Mais alors, je me demande si j'ai bien fait de vous prêter cet argent.

Auguste. Très rigolo!

Olivier. Auguste, je suis extrêmement sérieux. Dans votre thé-bar vous allez voir d'autres gens, connaître une autre vie. Et je me demande si vous n'allez pas vous sentir encore plus pauvres.

Sophie, (un cri.) Ne lui répondez pas! Ne lui répondez rien!

(Un vrai silence.)

Olivier. Je ne parlais que dans votre intérêt.

Auguste, (avec force.) Alors, Lulu, ce homard?

(Il entre dans la cuisine.)

Olivier, (sarcastique.) Auguste est un véritable grillon du foyer.

Isabelle. Il est charmant.

Olivier. Vous avez bien dit ça.

(Se penchant vers elle.)

D'ailleurs vous dites tout très bien. Même les choses les plus insensées.

Isabelle, (très gentiment.) Mon cousin, je sais bien que ce sont là d'innocentes plaisanteries, puisque vous les faites devant votre femme.

Sophie. Oh! moi, je ne le gêne pas.

Isabelle. Mais vous ne devriez pas vous moquer de moi plus longtemps.

Olivier, (sincère.) Je me moque, moi?

Isabelle, (expliquant.) Puisque vous le faites, il est certainement très normal de regarder une femme dans les yeux en cherchant son pied sous la table ...

Sophie, (heureuse de la leçon qu'Isabelle donne à Olivier.) Ce n'est pas tellement normal.

Isabelle. ... Mais Auguste n'a pas l'habitude! Et il va se fâcher.

Olivier. Auguste! Se fâcher?

(Il éclate de rire.)

Auguste. Ah! tu es bien de la famille. Tu as le bon rire des Taillade.

Olivier, Isabelle et Sophie, (ensemble.) Je ne trouve pas.

Auguste. Je dois me tromper ... Qu'est-ce qui te faisait rire?

Sophie, (pour faire diversion.) Et le homard? Il ne vient pas, le homard?

(Elle boit.)

Auguste. Nous avons un petit retard.

Olivier. Vous me demandez ce qui me faisait rire?

Auguste, (sincère.) Oui. Tu ne ris pas souvent. Il fallait que ce soit drôle.

Olivier. Jugez-en! Isabelle disait que vous alliez vous fâcher.

Auguste, (sérieux.) Ah! Ah! Tu disais ça?

Olivier. Avouez que c'est drôle!

Auguste. Isabelle me connaît bien. Si elle le dit, c'est que je vais le faire.

Olivier. Je voudrais voir ça.

Auguste. Je la décevrai même probablement si je ne le fais pas.

Isabelle, (douxment.) Ton cousin veut se rendre intéressant. Nous plaisantions.

Sophie. Ils plaisantaient.

(Un court silence. Auguste les observe.)

Auguste, (à Olivier.) Toi, tu as dû manquer de tact.

Olivier, (hérissé.) De tact!

Auguste, (ironique.) Volontairement, ne te fâche pas, volontairement.

Olivier, (sur le même ton.) Ah! bon.

Auguste. Seulement, tu vas comprendre tout de suite: il ne faut pas en manquer si tu veux que je garde ton chèque.

Olivier. Je comprends.

Auguste. En temps normal, je ne suis pas du tout susceptible, mais ...

Olivier, (l'interrompant un peu sèchement.) J'ai compris.

Auguste. Tant mieux.

Olivier. J'ai compris, mais je ne suis pas convaincu. Vous faites semblant d'être énergique, je fais semblant d'être épaté. Sophie fait semblant de vous croire. Isabelle fait semblant d'être révoltée que je lui fasse du pied sous la table ...

Auguste. Quoi?

Olivier. ... Mais nous savons tous très bien que vous ne vous fâchez pas.

Isabelle. Rends-lui son chèque!

(Auguste commence à chercher négligemment, puis fébrilement dans ses poches.)

Sophie. Ne soyez pas bêtes.

Olivier. Sophie a raison: ne soyez pas bêtes. Plus un geste est joli, plus on le regrette. Et celui-là serait très joli.

Isabelle, (hurlant.) Rends-lui son chèque.

Auguste, (qui ne le retrouvait pas.) Ah! le voilà!

Olivier. Merci.

Auguste. On se fout de ton chèque. Nous n'avons jamais eu d'argent. Ça ne fera que trois cent mille francs de plus que nous n'aurons pas.

Olivier, (rectifiant.) Que vous n'aurez plus! Car vous les avez eus. Ce n'est pas la même chose, vous verrez!



Auguste, (tendre qvec une sincère pitié.) Pauvre type! Pauvre salaud!

Olivier. Hé, je sais bien!

Auguste. Tu avais tout combiné, hein? Et surtout que tu nous obligerais à te les rendre, hein? ... Dis-le donc!

Olivier. Et moi qui vous croyais stupide!

Auguste. J'aurais bien voulu.

Isabelle, (avec un profond étonnement.) Mais c'est un monstre!

Olivier, (souriant.) "Une vraie petite vache", comme vous disiez!

Agusute. Tu as entendu toute notre conversation?

Olivier. C'est mon excuse.

Isabelle, (un geste tendre.) Et vous avez entendu aussi? Sophie! ma pauvre petite!

Sophie. J'en ai entendu bien d'autres. Comme dit Olivier, je suis blindée.

(Elle boit.)

Isabelle. Il sera puni.

(Elle crie à Olivier:)

Vous serez puni!

(La même terrifiante explosion éclate au dehors.)

Olivier, (livide.) Qu'est-ce que c'est que ça?

Auguste. Tu as peur!

(Il se tord.)

Oh! ce qu'il a eu peur! Il a cru qu'on allait le punir.

Lulu, (entrant.) Voilà le homard!

Olivier. Trop tard!

Lulu, (insolemment.) Comment, trop tard?

Olivier. Nous allons être obligés de prendre congé. Vous venez,  
Sophie?

Sophie. Une seconde.

(Elle boit hâtivement.)

Auguste. Sophie, je vais avoir l'air mufle. Mais maintenant je n'ai

plus les moyens de me permettre un autre joli geste. Vous ne pourriez pas me rendre la monnaie ... la monnaie du taxi!

Sophie, (la tirant de son sac à poignées.) Oh! je vous demande tellement pardon ... Et il vous doit cinq cents francs.

Auguste. Je compte sur ton mandat. Télégraphique, si possible!

Olivier. Télégraphique.

Sophie. Essayez de ne pas m'en vouloir. Je suis sa femme, malgré tout.

Olivier. Isabelle, je suis désolé que vous soyez la victime de cette lutte fratricide. Il est bien entendu que je reste votre admirateur dévoué et que vous n'aurez qu'un geste à faire ...

Isabelle. Crache-lui au visage.

Auguste. Je n'ai pas de salive.

Lulu. J'en ai, moi.

Auguste. Fous le camp!

Olivier. Quant à vous ...

Auguste. Fous le camp ou je te casse la gueule!

Olivier. Je pense à celle que vous ferez dans une heure.

Sophie, (rudement.) Olivier! ... Je vous attends, Olivier.

(Ils sortent.)

(Isabelle et Auguste sont immobiles. Lulu va d'abord à Auguste.)

Lulu. Si je lui vidais la carafe sur la tête?

(A Isabelle.)

Dites, Madame, quand il va passer sous la fenêtre, si je lui vidais la carafe sur la tête?

(Ne recevant pas de réponse, elle se dirige vers la fenêtre, la carafe à la main.)

Auguste, (soudainement.) Ah! le salaud! le salaud! le salaud!

(Il s'assied violemment, mais comme c'est sur le fauteuil vermoulu, il s'écroule.)

Auguste, (les quatre fers en l'air, se tordant.) Allons, bon! Manquait plus que ça!

(Il voit qu'Isabelle ne rit pas.)

Mais qu'est-ce que tu as? Tu pleures?

(Il se relève d'un bond, va vers elle. Elle pleure en effet, de lourdes larmes silencieuses.)

Ce n'est pas pour les trois cent mille francs ... dis ... dis ... Biquette ... dis?

(Ils rient ensemble.)

(Rideau.)